

PROBLEMSKI HOTEL

de Manu Riche

Au cinéma

« Poétique et envoûtant. » *Télérama*

« Une maîtrise sans faille. » *Libération*

« La mise en scène joue avec l'absurde. » *L'OBS*

« Méditatif, hyper-stylisé. » *Le Monde*

« Poésie de l'exil. » *L'Humanité*

« Un charme indicible. » *Le Journal du Dimanche*



Autour de Bipul (Tarek Halaby), un huis clos sur des réfugiés de toutes nationalités.

PROBLEMSKI HOTEL

MANU RICHE

Dans un grand bâtiment abandonné, des sans-papiers errent tels des fantômes, comme hors du temps. Un théâtre d'ombres poétique et troublant.



Au cœur de Bruxelles, un immeuble désaffecté accueille des demandeurs d'asile. Parmi eux, Bipul, amnésique et polyglotte. Cet hôtel étrange, glacial, à l'architecture moderne, devient une sorte de tour de Babel contemporaine où Bipul (étonnant Tarek Halaby) sert d'interprète aux uns et aux autres... Les personnages semblent errer dans les limbes. La phrase qui ouvre le film l'explique: «*Si tu dois mourir, une fois mort, autant le rester. Rien de pire qu'une vie dans l'au-delà qui commence par une demande d'asile.*» Et la mise en scène, qui fait la part belle aux cadrages flottants et aux lumières bleutées, suggère constamment une apesanteur, une latence. Tout paraît suspendu dans le temps. Souvent, en voyant *Problèmeski*

Hotel, on a l'impression d'assister à un spectacle de fantômes enfermés pour longtemps dans un lieu de transit. A croire qu'ils sont vraiment «*les rebuts des rivages surpeuplés*», comme le disait la poétesse américaine Emma Lazarus, si justement citée. On entend du T.S. Eliot, aussi... Et, par moments, on songe à Stanley Kubrick, notamment dans la scène où l'on voit un pick-up chargé d'un sapin parcourir une forêt froide. Sans jamais chercher à moraliser, Manu Riche, un ancien de l'émission *Strip-tease*, signe un premier film poétique et envoûtant.

— **Pierre-Julien Marest**

| Belgique (1h51) | Scénario: M. Riche, Steve Hawes, d'après une nouvelle de Dimitri Verhulst. Avec Tarek Halaby, Gökhan Girginol, Evgenia Brendes.

«PROBLEMSKI HOTEL», AUBERGE DE DÉTRESSES

Par Julien Gester
— 28 novembre 2017 à 19:06



Le cinéaste belge Manu Riche explore les conditions de vie de réfugiés dans une tour transformée en centre d'accueil.



Un climat de civilisation finissante embaume les longs plans-séquences, d'une maîtrise sans faille, qui composent l'entêtante mécanique de *Problemski Hotel*, du cinéaste belge Manu Riche - homme de théâtre passé ensuite au documentaire via le labo-école télévisuel *Strip-tease* à la fin des années 80, pour enfin s'essayer depuis quelques années à imbriquer les ruses de son cinéma du réel aux vérités de la fiction. Sous un ciel lourd, comme lesté de tous les marasmes du monde, du lobby à l'étage le plus élevé d'une tour désaffectée qui abrita sans doute naguère quelque banque ou compagnie d'assurance championne du capitalisme heureux, s'organise la vie en transit d'une foule d'étrangers tous plus ou moins en situation de séjour illicite, saisis ici dans l'attente d'une improbable obtention du statut de réfugié, d'un passage en douce en Angleterre par voie de conteneur - ou d'un autrement plus plausible ordre de reconduction à la frontière.

[Julien Gester @juliengester](#)

Problemski Hotel de Manu Riche avec Tarek Halaby, Gökhan Girginol, Evgenia Brendes... 1 h 51.

Allégorique.

Ainsi scandée par la fatalité de la partition administrative, l'existence de cette communauté provisoire trouve tout juste le temps, au creux de l'attente, de forger ses propres chorégraphies, jeux et codes, qui souvent renversent les valeurs du dehors et d'un lointain érodé par l'exil. Ici, il fait meilleur appartenir à une ethnie minoritaire que majoritaire, et les gosses feraient bien de ne pas dessiner ce à quoi ils rêvent la nuit. On est peul, kazakh, afghan, et la pire insulte dicible entre personnes au cuir pourtant endurci est : «*Putain de réfugié économique.*»

Des compositions glacées enlacent ces destins d'un œil quasi clinique et non moins aimant, tenant à bonne distance tout épanchement de pathos pour composer plutôt une sorte de théâtre catégoriquement absurde et allégorique - librement inspiré d'un roman éponyme de Dimitri Verhulst, l'auteur de *la Merditude des choses*. Un plateau où les misères de chacun se trouvent versées au relativisme enrobant la somme des expériences terribles massées ici, tandis qu'à la marge - pas la plus exempte de facilités - coulissent quelques running gags frisquets.

On peut friser ainsi parfois le risque de la mélasse chorale, quand certaines figures peinent à incarner par-delà la vignette leurs jolis et cocasses contours de papier. Mais, entre deux accès d'édification, le film adopte plutôt une construction en étoile, dont toutes les branches auraient pour carrefour une très belle figure d'homme creux, aux manières messianiques de (ré)conciliateur à défaut de pouvoir s'improviser sauveur.

Amnésique.

Ce type d'une grâce totale (prêtée avec sa voix fluette et sa silhouette effilée par Tarek Halaby, danseur d'Anne Teresa de Keersmaecker) se vit comme n'étant «*personne*» à défaut d'être de quelque part - retrouvé amnésique dans les toilettes d'une gare bruxelloise, on ne sait où le renvoyer à défaut de pouvoir établir sa traçabilité. En transit existentiel, lui n'aspire à aucun ailleurs, à aucun retour, ni même au surplace. Et, de ce petit monde comme du vaste nôtre, cette non-identité mi-maudite mi-miraculeuse fait ainsi de lui la si clairvoyante tache aveugle, le très amer révélateur. ◆

« Problemski Hotel » : la misère du monde sans misérabilisme

Le documentariste belge Manu Riche traite la question de l'accueil des migrants par l'absurde.

LE MONDE | 29.11.2017 à 08h15

Par Jacques Mandelbaum

Le Monde



L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

L'absurde belge sied-il à la question, délicate, de l'accueil des migrants ? Manu Riche, qui vient d'abord du théâtre, puis de l'émission de documentaires « Strip-tease », a pensé que oui, mettant en exergue de *Problemski Hotel*

cet excellent adage : « *Si tu dois mourir, une fois mort, autant le rester.* » Il n'en reste pas moins que c'est un gros pari. Pour ce faire, le réalisateur s'est inspiré du roman éponyme de Dimitri Verhulst paru en 2003 (éd. Christian Bourgois, 2005), l'auteur ayant déjà été adapté au cinéma avec le savoureux *La Merditude des choses* (2009), de Felix Van Groeningen, pierre de touche d'une reconnaissance du cinéma flamand hors de ses frontières.

Ancien journaliste, l'écrivain a tiré la matière de son récit d'un reportage qu'il avait effectué dans un centre d'accueil de réfugiés. Manu Riche lui emboîte le pas, mobilise un étage de la tour désaffectée qui fut le siège de la banque BNP Paribas à Bruxelles, et installe sa petite troupe dans ce lieu fantomatique de notre système économique.

Huis clos baroque

Deux personnages principaux y tiennent le devant de la scène. Bipul, polyglotte distingué trouvé dans les toilettes de l'aéroport de Bruxelles, qui a perdu la mémoire et ne sait plus d'où il vient. Et son ami turc Mahsun, qui a lui-même subi dans son parcours quelques douloureuses avanies.

Autour d'eux, gravite tout un monde. Des enfants en quête d'éducation et de tendresse, qui retardent les écoliers belges au goût de leur institutrice. Un intégriste qui maltraite sa femme. Une jeune femme kazakhe qui s'éprend de Bipul. Une femme russe qui ne peut garder son enfant. D'autres encore. Toute la misère du monde. Un huis clos baroque, fait d'espairs fous et d'ennui mortel, ponctué par la logique aveugle des refus administratifs, l'absurdité froide d'une injuste distribution des rôles.

DIALOGUÉ EN ANGLAIS, MÉDITATIF, SURREALISANT, HYPER-STYLIÉ. LE FILM A LES DÉFAUTS DE SES QUALITÉS, ET RÉCIPROQUEMENT

Dialogué en anglais, méditatif, surréalisant, hyper-stylisé, *Problemski Hotel* a les défauts de ses qualités, et réciproquement. Sa vertu tient dans le dégraissage du pathos et de la veine misérabiliste, qui a pour effet de rapprocher les personnages des spectateurs. Son défaut réside en même temps dans une distanciation constante non seulement du metteur en scène vis-à-vis de son histoire, mais aussi des personnages vis-à-vis de leurs propres affects, ce qui leur ôte à peu près toute crédibilité.

C'est bien une impossible équation que tente de résoudre le film, qui mérite ne serait-ce que pour cette raison notre attention.



POSITIF

REVUE MENSUELLE DE CINÉMA

Problèmeski Hotel

Belge, de Manu Riche, avec Tarek Halaby, Gökhan Girginol, Evgenia Brendes, Lydia Indjova.

À Bruxelles, dans les grands espaces vides d'un bâtiment de béton et de verre – l'Office des étrangers – des êtres errent, passant d'un bureau à l'autre, trompant leur ennui à la piscine, sur un terrain de foot ou en jouant aux échecs... Tous sont réfugiés politiques, venus de pays divers, marqués par des drames violents, en attente d'une réponse favorable à leur demande de droit d'asile ou d'un moyen de passer enfin en Angleterre. Femme enceinte à la suite d'un viol, épouse en burqa surveillée de près par un mari islamiste, désespéré fuyant le sommeil pour ne plus cauchemarder... Chacun aura recours à Bipul, un amnésique au regard doux, personnage presque christique qui ne sait plus qui il est, mais parle plusieurs langues...

Écran large, cadrages savants, mise en scène tirée au cordeau, on sent un vrai désir de cinéma chez Manu Riche, venu du documentaire. En sourdine, des chants de Noël dérisoires (tout se passe fin décembre), l'absurdité de certaines scènes évoquant par moments le ton d'un Roy Andersson, tel ce sapin géant que l'on peine à installer et qu'on traîne de pièce en pièce. Bien que la situation colle parfaitement à l'actualité, *Problèmeski Hotel* adapte un roman paru en 2003, signé du flamand Dimitri Verhulst (auteur de *La Merditude des choses*). Dernier atout à cette kafkaïenne métaphore sur un monde en perdition : l'interprétation par des comédiens de tous horizons, dont certains ont en partie vécu le scénario.

Bernard Génin

L'art de ramer à contre- courant

Le nouveau film du cinéaste
belge Manu Riche,
auteur de *la Merditude
des choses*, s'amarre en salle.

PROBLEMSKI HOTEL

Manu Riche
Belgique, 1h51

l'Humanité

On ne finit pas de filmer le naufrage et de tourner autour des naufragés. On cherche du romanesque dans le réel, et de la réalité à l'invraisemblable. Ici, les damnés du monde fracassent l'écran et, dans ce film, inspiré d'une nouvelle de Dimitri Verhulst, on peut même penser qu'ils le submergent. *Problemski Hotel* enferme le spectateur dans un lieu condamné, un vestige des années 1970, un autre temps où l'on se berçait encore de refrains utopiques, où l'architecture, ce geste d'unité, traçait des lignes communes.

Aujourd'hui, cet espace immense et dévasté, après avoir été le siège d'une banque, a revêtu l'aspect d'un hôtel de fortune, une sorte de radeau pour les exilés en tout genre et de toutes nationalités. On entre dans la poésie de l'exil, et des êtres qui la parlent. Dans un Bruxelles hivernal, à quelques jours des fêtes de Noël, l'amnésie et par conséquent apatride Bipul, Mashun dont le traumatisme a incendié le sommeil, Lidia pour laquelle Londres signifie espoir, son amie enceinte d'un enfant déjà promu au sacrifice, et quelques autres vivent et sillonnent cet asile. Ils sont en attente d'un papier, d'un statut, d'une reconnaissance, d'un ailleurs. Bipul, le personnage central des plans, a tout oublié, jusqu'à ses origines.

Pourtant, dans ce foisonnement de langues, de cultures inversées, il est celui qui traduit, celui qui entend au-delà du compréhensible. Il est le noyé absolu. Il navigue sans boussole et distribue ses cigarettes roulées comme des pensées. Il est une ombre lumineuse, il accompagne chaque personnage, parfois même jusqu'à l'absurde. L'amour peut-être le surprend et si, quand on entre dans le rêve de l'autre, on est foutu, ici peut-être qu'être foutu est au moins une chance. En face, de ces « réfugiés » sans véritable refuge, le personnel, disons associatif, apparaît comme le vrai corps perdu du film ; ses scènes sont les plus drôles puisque irrationnelles. Un décalage étrange, à la limite du supportable, se met en place à ces moments précis. Le cinéaste possède la maîtrise du malaise. Il le distille. Ce geste ralentit les larmes, et raccourcit les rires. Il cherche autre chose. Une nouvelle impulsion qui prendrait vie dans le regard pour se traduire enfin en acte, face à un crime qui ne dit pas son nom, vouer des êtres à un transfert perpétuel faute d'être nécessaires au capital. ●

GENICA BACZYNSKI

PROBLEMSKI HOTEL

de Manu Riche

Au cinéma aujourd'hui

« Poétique et envoûtant. » *Télérama*

« Une maîtrise sans faille. » *Libération*

« Plaçant hors du temps un sujet d'actualité, le film parvient à un état d'équilibre aussi rare que magique. » *Persistance rétinienne*

« La mise en scène renforce la dimension allégorique (...) et joue d'un humour flirtant avec l'absurde. » *L'OBS*

« Kafkaïenne métaphore sur un monde en perdition. » *Positif*

« Le cinéaste montre l'absurdité, la poésie ou la drôlerie qui affleurent dans l'expérience migratoire. » *Polka*

« Méditatif, surréalisant, hyper-stylisé. » *Le Monde*

« *Problemski Hotel* parvient avec une indéniable virtuosité à mettre en balance le désespoir et la légèreté, Kafka et Tati. » *Culturopoing*

« Le film pointe l'ingérence de notre société et tente de déjouer notre regard vicié par les médias. » *Avoir Alire*

« Tout à la fois sombre et lumineux, pathétique et drôle. » *Critique-Film*

« Un charme indicible. » *Le Journal du Dimanche*